This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

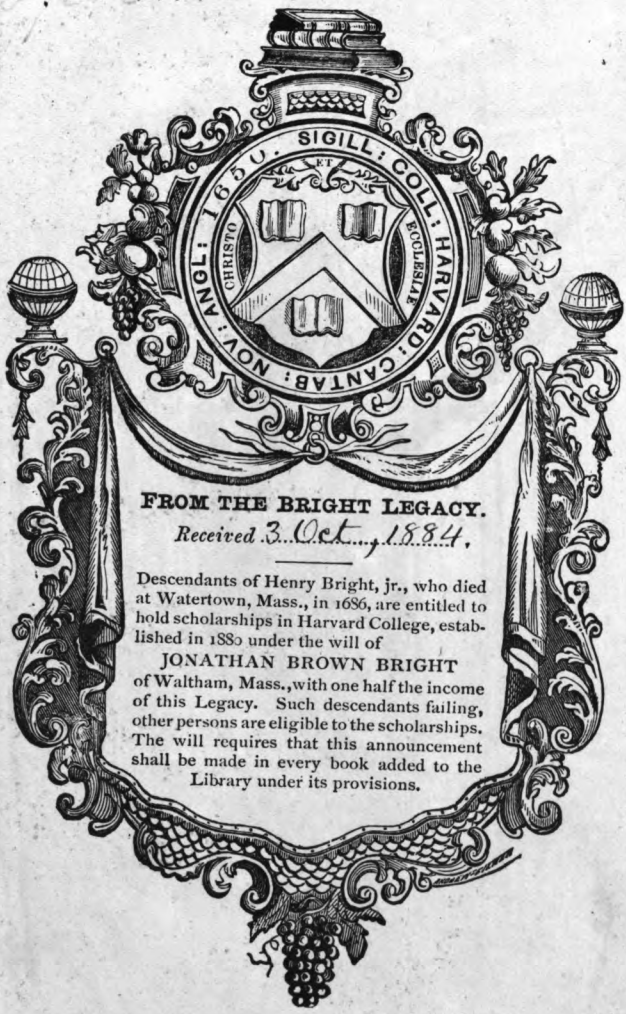
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

US
2241
76

Digitized by Google

US 2241.76



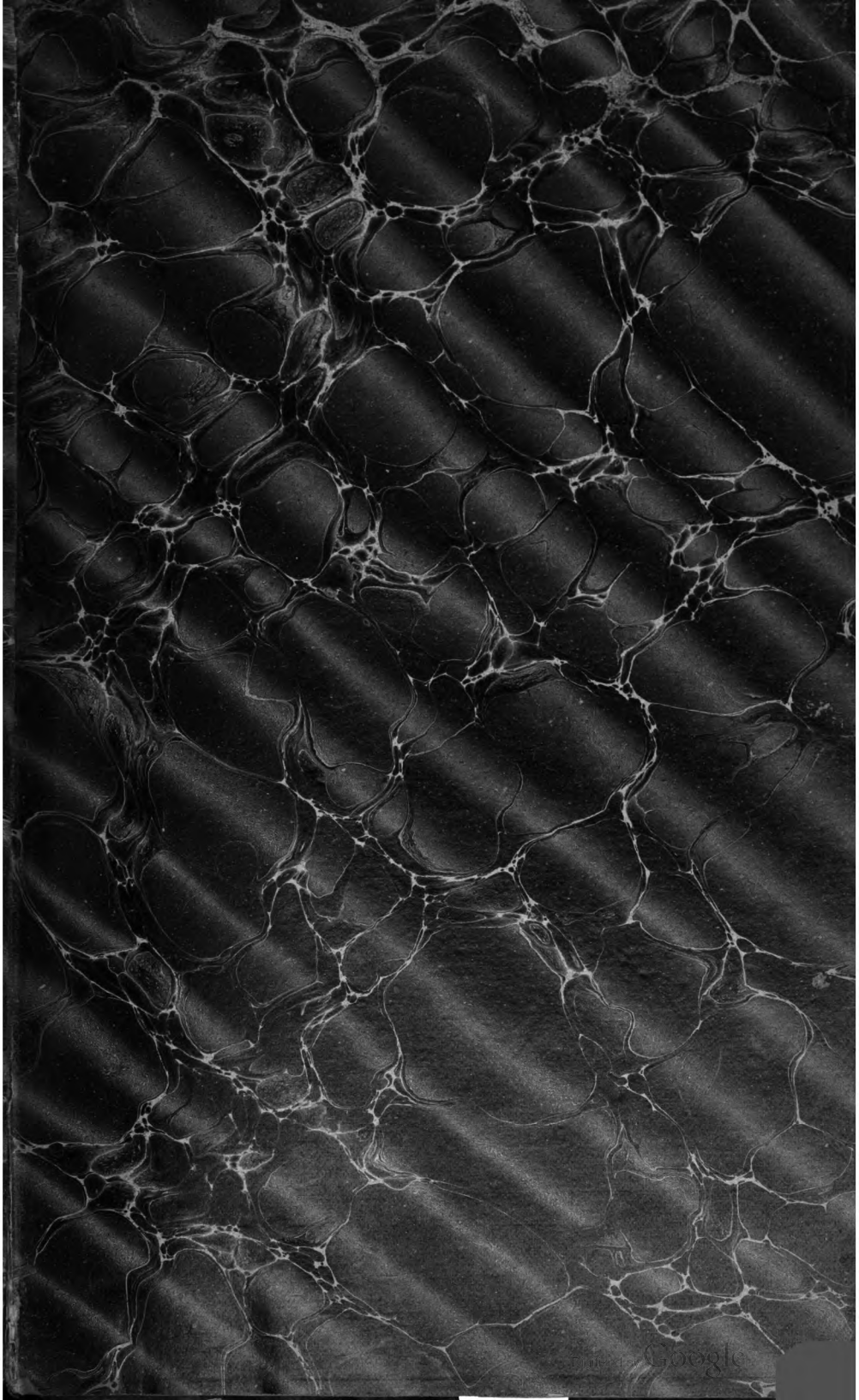
FROM THE BRIGHT LEGACY.

Received 3 Oct., 1884.

Descendants of Henry Bright, jr., who died at Watertown, Mass., in 1686, are entitled to hold scholarships in Harvard College, established in 1880 under the will of

JONATHAN BROWN BRIGHT

of Waltham, Mass., with one half the income of this Legacy. Such descendants failing, other persons are eligible to the scholarships. The will requires that this announcement shall be made in every book added to the Library under its provisions.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR

LE PAYS CONNU DES ANCIENS CHINOIS

SOUS LE NOM DE *FOU-SANG*,

ET

SUR QUELQUES DOCUMENTS INÉDITS

POUVANT SERVIR À L'IDENTIFIER,

PAR M. LE MARQUIS D'HERVEY DE SAINT-DENYS.

EXTRAIT DES COMPTES RENDUS

DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXVI.

Digitized by Google

~~1376.65~~
US 2241.76 Brigit Fund.

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR LE PAYS CONNU DES ANCIENS CHINOIS

SOUS LE NOM DE *FOU-SANG*,

ET SUR QUELQUES DOCUMENTS INÉDITS

POUVANT SERVIR À L'IDENTIFIER.

Il y aura bientôt un siècle et demi que l'illustre orientaliste De Guignes le père communiquait à cette Académie un mémoire justement célèbre, dans lequel il s'attachait à démontrer que des communications avaient existé entre la Chine et l'Amérique au v^e^ siècle de notre ère. Attaqué par Klaproth d'une manière plus violente que sérieuse, ce mémoire fut défendu par plusieurs savants, qui relevèrent des erreurs manifestes dans les critiques de Klaproth, mais qui ne firent valoir aucun argument nouveau à l'appui des assertions de De Guignes. Les dernières connaissances acquises sur la géographie de l'Amérique septentrionale et aussi quelques découvertes que j'ai eu la bonne fortune de faire moi-même, en consultant des livres chinois encore inexplorés, me paraissent fournir aujourd'hui ces éléments nouveaux d'information qui avaient manqué jusqu'ici pour changer en certitude les présomptions déjà si fortes tendant à établir que le *Fou-sang* des anciens Chinois devait être l'Amérique.

Comment De Guignes a-t-il pu se tromper sur l'itinéraire qui conduisait au *Fou-sang*, et comment serait-il impossible cependant de placer le *Fou-sang* ailleurs que sur le continent

Digitized by Google

américain? C'est ce dont je vais avoir l'honneur d'entretenir quelques instants l'Académie. Cette confirmation par des faits ultérieurement découverts d'une opinion émise avec assurance dès la première enquête témoigne de la profonde sagacité du savant auteur de l'*Histoire des Huns*, et nul lieu ne me semble mieux choisi pour rendre ce juste hommage à sa mémoire. J'exposerai d'abord très-brièvement le point de départ et l'état présent de la question qu'il s'agit d'examiner.

De Guignes, ayant trouvé dans les écrits d'un historien chinois du VII^e^ siècle de notre ère, appelé *Li-yen*, la mention d'un pays nommé *Fou-sang*, éloigné de la Chine de plus de 40,000 *li* (distance qui équivaut à deux fois celle d'Ispahan à Pé-king), et trouvant aussi l'itinéraire pour se rendre par mer des côtes du *Leao-tong* à ce pays de *Fou-sang*, s'efforça tout d'abord d'identifier plusieurs contrées indiquées comme autant de stations navales sur la route qu'il fallait parcourir. L'évaluation du *li* chinois est toujours assez délicate parce que cette mesure itinéraire a beaucoup varié, mais d'une part la date du document consulté était bien établie, ce qui permettait de prendre la valeur du *li* à l'époque fixée, et d'autre part la première partie du parcours indiqué s'effectuait sur les côtes de la Corée et du Japon, ce qui servait de mesure comparative.

Les parages du Japon étant franchis, on rencontrait le pays des *Ouen-chin*, ou des hommes tatoués, et ensuite le royaume de *Ta-han*, situé justement à moitié chemin de la distance totale entre le *Leao-tong* et le *Fou-sang*. De Guignes plaça les *Ouen-chin* dans l'île d'Yéso, et crut reconnaître le *Ta-han* dans le Kamtchatka. Il pensa que les navigateurs chinois se dirigeaient de là, à travers la mer de Béring, jusqu'au grand courant qui entraînait leurs vaisseaux dans la direction du sud-est et qui devait les porter sur les rivages de la Californie, où les 40,000 *li* de l'historien *Li-yen* paraissaient définitivement accomplis.

Digitized by Google

Disons en passant qu'il semble bien rigoureux de prendre cette mesure de 40,000 *li* au pied de la lettre. Les livres chinois offrent de nombreux exemples d'évaluations analogues, qui ne sont en réalité que des nombres ronds pour indiquer de très-longues distances d'une manière approximative.

De Guignes apporta plusieurs raisons très-ingénieuses à l'appui de son identification du pays des *Ouen-chin* avec l'île d'Yéso. Quant au royaume de *Ta-han*, il avoua qu'il avait été disposé d'abord à le placer dans la principale des îles Kouriles, connue de son temps sous le nom de *Terre de Gama*, mais qu'il avait été détourné de cette idée par deux considérations puissantes, dont l'une était que divers auteurs chinois donnent également le détail d'une route par terre pour se rendre au *Ta-han*, ce qui ne pouvait convenir à une île, et l'autre « que les navigateurs (ses contemporains) avaient remarqué que, dans la route de la Chine à la Californie, ils allaient ordinairement prendre le vent au nord du Japon et dans la mer d'Yéso, d'où ils faisaient voile vers l'est; mais qu'au détroit d'Uriès, les courants portaient avec rapidité vers le nord. »

Si la navigation du Pacifique avait été mieux connue au temps de De Guignes, il aurait su que le courant septentrional du Grand océan portait au nord-est jusqu'aux rivages d'Amérique. Quant à la nécessité de trouver une place pour le *Ta-han* sur le continent asiatique et de faire concorder la situation du *Ta-han* où l'on se rendait par terre avec le *Ta-han* où touchaient les vaisseaux en route pour le *Fou-sang*, elle créait à De Guignes une difficulté réelle et formait le point vulnérable de son argumentation. Comment concilier, en effet, ce que dit Ma-touan-lin de ces *Ta-han* qui n'avaient point d'armes et qui ne faisaient jamais la guerre avec les conditions d'existence d'un peuple qui aurait eu à ses frontières les *Chi-oueï*, c'est-à-dire des barbares de race tongouse, belliqueux et féroces? Cette remarque aura frappé sans doute le docteur Neumann.

Digitized by Google

qui a préféré voir le *Ta-han* dans la presqu'île d'Aliatska, avec beaucoup de raison suivant moi, d'autant que ce trait de mœurs, si caractéristique et dénotant une civilisation si différente de celle des autres parties du monde, est également attribué au *Fou-sang*, et cela en termes identiques.

Restait pourtant la difficulté qui avait arrêté De Guignes, à savoir le moyen de concilier la situation du *Fou-sang* en Amérique avec cette route de terre mentionnée par les auteurs chinois d'une manière très-précise et conduisant au nord-est de la Sibérie actuelle, ainsi que le docteur Bretschneider l'a signalé. C'est ici que nous viennent en aide les indications d'un premier livre chinois, évidemment inexploré.

On lit ce qui suit dans l'ouvrage intitulé *Youen-kien-louï-han*, vaste encyclopédie publiée, par ordre impérial, au commencement de la dynastie aujourd'hui régnante :

1° « *Ta-han d'Orient.* Ce pays est à l'orient de celui des *Ouen-chin*. Ses habitants n'ont pas d'armes et ne font jamais la guerre. Leurs mœurs ressemblent à celles des *Ouen-chin*, mais leur langage est différent, etc. »

2° « *Ta-han du Nord.* Ce royaume est au nord-est du pays des *Hoeï-he* (Ouigours), » c'est-à-dire au nord-est de la Sibérie actuelle. « Ses habitants sont robustes et de grande taille. Ils élèvent beaucoup de chevaux et de moutons. Ils vinrent à la cour l'an 627 et offrirent des fourrures de martre zibeline. »

Il existait donc deux pays de *Ta-han* : le premier, qui a induit De Guignes en erreur, en l'empêchant de porter ses vues au delà du Kamtchatka, et le second, celui dont il est fait mention dans l'itinéraire du *Fou-sang*, lequel ne saurait trouver place en Asie, par cela même qu'il était situé à l'orient du premier.

Cette erreur de détail ne diminue pas le mérite qui revient à De Guignes pour avoir su reconnaître la situation réelle du *Fou-sang*, malgré cette confusion involontaire relative au *Ta-*

Digitized by Google

han, et malgré l'imperfection des notions géographiques de son temps, en ce qui regardait la navigation des mers du nord. C'est ce qu'un auteur américain, M. Leland, s'est plu tout récemment à proclamer dans un livre intitulé *Fou-sang, or the discovery of America.*

Le livre de M. Leland est plein de faits et d'observations très-intéressantes sur l'ethnographie de l'Amérique du Nord, sur la ressemblance de certains Indiens avec les Tartares de la haute Asie, sur les monuments récemment découverts des *Mound-builders*, attestant l'existence d'une civilisation disparue, sur plusieurs traditions américaines relatives à l'Occident, enfin sur la direction des grands courants qui ont dû porter les vaisseaux chinois des mers du Japon à la presqu'île d'Aliatska et de la presqu'île d'Aliatska aux rivages de la Californie ou du Mexique. Il serait inopportun de résumer des arguments que chacun peut lire, et qui demandent à être lus dans tout leur développement. D'ailleurs, ce que je me propose aujourd'hui, c'est surtout d'apporter des témoignages précis et nouveaux, plus positifs encore que des présomptions, si fortes qu'elles soient. Je suis entré dans cette voie en montrant que le *Ta-han d'Orient* était nécessairement plus avant vers l'orient que la partie la plus orientale de l'Asie. Je m'appuierai maintenant sur un auteur estimé du second siècle avant notre ère, *Tong-fang-so*, pour démontrer qu'il serait impossible d'identifier le *Fou-sang* des anciens Chinois avec un autre pays que l'Amérique.

Les œuvres de *Tong-fang-so*, qui traitent des régions les plus éloignées de l'empire du Milieu, ont subi quelques légères altérations au dire des lettrés de la Chine; mais ces mêmes lettrés nous expliquant que les altérations qu'ils soupçonnent remonteraient au IV^e^ siècle après Jésus-Christ, leur critique, bien loin de diminuer pour nous l'autorité du livre que nous allons citer, devient au contraire une garantie précieuse de son au-

Digitized by Google

thenticité à partir du IVe siècle, ce qui suffit très-largement à ce qu'il s'agit d'en tirer. Or, voici ce qu'on lit textuellement dans le livre de *Tong-fang-so* : « A l'orient de la mer orientale est le pays de *Fou-sang*. Quand on a débarqué sur les rivages de ce pays, si l'on continue, par terre, de s'avancer dans la direction de l'orient, après qu'on a parcouru 10,000 *li*, on retrouve la mer de couleur bleue, vaste, immense, sans bornes. »

J'ai déjà dit que les nombres ronds de 10,000 *li*, 20,000 *li*, 40,000 *li* ne devaient pas être pris pour des mesures rigoureusement exactes. Ils n'en fournissent pas moins des évaluations approximatives très-appréciables, et si l'on relève les distances accusées précédemment, en les comparant à cette largeur de 10,000 *li* attribuée au pays de *Fou-sang*, non-seulement on ne pourra douter qu'il ne s'agisse d'un véritable continent, mais on reconnaîtra que la profondeur du continent américain, sous la latitude de San-Francisco, est très-valablement appréciée.

Quant à faire l'application des indications de *Tong-fang-so* à tout autre pays que l'Amérique, je ne crois pas m'être trop hasardé en disant par avance que cela ne me paraissait pas possible.

Nous examinerons maintenant la relation du bonze *Hoeï-chin*, qui décrit le *Fou-sang* tel qu'il le vit au Ve siècle de notre ère, c'est-à-dire à une époque bien antérieure aux plus anciennes traditions recueillies par les Espagnols de Christophe Colomb et de Pizarre. Avant d'aller plus loin, cependant, et comme parenthèse indispensable à la suite d'un document du second siècle avant Jésus-Christ que je viens de citer, je dois faire remarquer combien est inexacte et illogique cette expression de *découverte de l'Amérique*, appliquée par De Guignes et plus récemment par MM. Neumann et Leland aux voyages des religieux bouddhistes accomplis entre les années 458 et

Digitized by Google

499. *Tong-fang-so*, qui vivait huit cents ans plus tôt, n'est pas le seul Chinois des temps anciens dans les écrits duquel il soit fait mention du *Fou-sang*. Cette mention d'un vaste pays, couvert de forêts peuplées d'un arbre particulier appelé *fou-sang* et situé au delà des mers d'Orient, se manifeste déjà à l'état de tradition chez les poëtes chinois du IIIe siècle avant notre ère, ainsi que l'atteste le *Li-sao* dont j'ai donné une traduction il y a quelques années, et il est évident que le fait même d'avoir appelé ce pays *Fou-sang*, du nom d'un arbre particulier qui s'y trouvait en abondance, entraîne la preuve d'une connaissance dès lors acquise du pays ainsi désigné.

Kiu-youen, l'auteur du poëme intitulé *Li-sao*, voyage par la pensée aux quatre extrémités de l'univers. Au nord, il aperçoit la terre des longs jours et des longues nuits; au midi, la mer sans limites arrête ses regards; à l'occident, il voit descendre le soleil couchant dans un lac qu'on suppose être le lac Tingry ou la mer Caspienne. A l'est enfin, malgré l'immensité de l'océan Pacifique et malgré l'idée qui devait se présenter naturellement à son esprit de faire surgir aussi le soleil du milieu des eaux, il entrevoit des rivages lointains recevant les premiers feux de l'aurore; c'est dans une vallée, sur une terre ombragée par l'arbre *fou-sang*, qu'il place les limites de l'extrême Orient.

Le *Chan-haï-king* (livre des montagnes et des mers), ouvrage d'une date incertaine, mais d'une antiquité incontestée, renferme une mention analogue.

Un écrivain chinois, *Kouan-meï*, va jusqu'à supposer que les astronomes de l'empereur Hoang-ti, 2,600 ans avant notre ère, avaient une station dans le *Fou-sang* pour y observer le soleil levant.

Assurément, nous ne sommes pas obligés de croire à cet observatoire américain du premier souverain chinois des temps historiques, mais il n'en est pas moins certain que les missionnaires bouddhistes qui se rendirent au *Fou-sang* vers

Digitized by Google

le milieu du v^e^ siècle ne firent que retrouver une route depuis longtemps connue, guidés par le flambeau des vieilles traditions.

Nul ne sait jusqu'ici quelle patrie avaient quittée ces cent familles d'émigrants, qui formèrent le premier noyau de la nation chinoise; nul ne sait d'où venaient ces hommes aux cheveux noirs, arrivant sur les rives du Fleuve Jaune, non comme des hommes primitifs, mais comme des échappés d'une civilisation déjà mûre, évitant de se mêler avec les populations autochthones et se tournant toujours vers leur berceau pour y chercher la lumière. Bien que l'incendie des livres ait été moins destructeur qu'on ne l'a prétendu, il a dû amoindrir sensiblement la somme des connaissances acquises, et d'ailleurs le peuple chinois, en élevant la grande muraille, s'isola de plus en plus dans la contemplation de son unité. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que les Chinois de la haute antiquité aient possédé sur une infinité de choses des notions plus justes et plus étendues que les Chinois des siècles suivants. J'ai eu déjà l'occasion d'exprimer cette opinion que, pour puiser aux sources chinoises vraiment précieuses, il faut remonter le plus haut possible vers une antiquité que les lettrés de l'extrême Orient n'ont point vantée sans raison. Le fragment de *Tong-fang-so* que j'ai relevé m'inspire le désir et me donne l'espoir de découvrir peut-être un jour quelque source plus vieille encore. En attendant, je franchis six siècles et demi et j'arrive à la relation de *Hoeï-chin,* au sujet de laquelle je crois avoir aussi des éclaircissements nouveaux à présenter.

Cette relation, que De Guignes a traduite un peu librement, se trouve dans le *Ouen-hien-tong-kao* de Ma-touan-lin, avec ces quelques mots d'introduction: « La première année *yong-youen* de la dynastie des *Tsi* (499), il y eut un *Cha-men* ou prêtre bouddhiste du *Fou-sang,* nommé *Hoeï-chin,* qui arriva dans la ville de *King-tcheou* et qui rapporta ce qui suit. »

Digitized by Google

Ce qui suit est un tableau des mœurs et des productions du *Fou-sang*, qui nous représente un pays fertile, où l'or abonde, mais où le fer est inconnu, habité par un peuple pacifique qui ne fait jamais la guerre, qui ne paraît même pas appliquer la peine de mort aux criminels, et dont plusieurs usages qui semblent révéler le culte du soleil s'accordent extraordinairement, selon M. Leland, avec ce qu'on sait des anciens Péruviens. M. Leland, disons-le, n'en tire pas la conséquence que les vaisseaux chinois descendaient jusqu'au Pérou, mais il émet la pensée que la civilisation du *Fou-sang* a pu s'étendre au Pérou et s'y conserver plus longtemps. *Hoeï-chin* assure que la religion de Bouddha, portée au *Fou-sang* en 458, y avait fait de nombreux prosélytes et avait changé déjà, de son temps, les anciennes mœurs du pays. Les récits de *Hoeï-chin* sur le *Fou-sang* sont exempts de tout merveilleux. Plusieurs de ses observations, concernant les productions du sol, signalent des particularités qui s'appliquent parfaitement à l'histoire de l'Amérique du Nord et qui ne se rencontrent pas ailleurs. Mais à quelle nationalité appartenait ce bonze *Hoeï-chin*, dont Ma-touan-lin mentionne l'*arrivée à la Chine* et non pas le *voyage au Fou-sang suivi de retour*, puisqu'il dit expressément « un bonze du *Fou-sang* arriva à *King-tcheou?* » Que venait faire ce *Hoeï-chin* à *King-tcheou*, ville située au centre de la Chine? En quelle langue sa relation fut-elle recueillie? Que faut-il penser des récits plus ou moins surprenants relatifs au *Royaume des Femmes* situé à l'est du *Fou-sang*, récits qu'on lui attribue et dont quelques orientalistes ont essayé de démontrer l'invraisemblance, comme un argument capable de faire suspecter sa véracité ? Voilà ce que je me suis proposé de rechercher encore, en m'efforçant de remonter aux sources et surtout d'en découvrir une à laquelle on n'ait pas puisé jusqu'à présent.

On lit dans l'ouvrage intitulé *Kou-kin-tou-chou*, l'une des

Digitized by Google

grandes encyclopédies que possède la littérature chinoise : « Au temps appelé des *troubles de l'Orient* (*Tong-hoen*), période de transition entre la chute de la dynastie des *Tsi* et l'avénement de la dynastie des *Leang*, la première année *yong-youen* (c'est-à-dire l'an 499), le bonze du royaume de *Fou-sang*, nommé *Hoeï-chin*, vint à la Chine. Cependant les annales de la dynastie des *Tsi* n'en font pas mention, et ce sont les annales des *Leang* qui renferment la relation de *Hoeï-chin* sur le *Fou-sang*, dans une section consacrée aux peuples orientaux. »

C'est donc aux annales des *Leang* que Ma-touan-lin a emprunté la relation de *Hoeï-chin*, et c'est de la même source que De Guignes a tiré son itinéraire du *Fou-sang*, puisque l'historien *Li-yen* fut précisément l'historiographe officiel de l'empire des *Leang*. D'autre part, je trouve dans un ouvrage intitulé *Leang-sse-kong-ki*, ou *Mémoires de quatre seigneurs de l'époque des Leang*, la mention d'une ambassade du *Fou-sang* qui serait venue visiter la cour de Chine dans les années *tien-kien*, commençant à l'an 502, date trop rapprochée de celle de l'arrivée de *Hoeï-chin* pour que cette coïncidence ne doive pas éveiller l'attention.

L'année 499, indiquée comme étant celle de l'arrivée de *Hoeï-chin* sur les rives du grand *Kiang*, fut une année de guerres intérieures qui prépara la ruine des *Tsi* et durant laquelle le fantôme d'empereur appelé *Tong-hoen-heou* (prince des troubles de l'Orient) demeura prisonnier dans son palais, assiégé par son propre frère. Ce frère s'était fait déclarer *Protecteur de l'Empire;* il résidait précisément à *King-tcheou*, la ville où se rendit *Hoeï-chin*. Bientôt il monta sur le trône, et presque aussitôt, à la première lune de l'an 502, il fut renversé par le fondateur de la dynastie des *Leang*, connu sous le nom de *Leang-Ou-ti*. Or, si nous supposons que *Hoeï-chin* était venu du *Fou-sang* avec la mission de visiter l'empereur de la Chine, faveur qu'on n'obtenait jamais qu'après de longues

Digitized by Google

instances, ces événements expliqueront déjà qu'il ait séjourné à *King-tcheou* jusqu'au complet anéantissement des *Tsi*, sans pouvoir obtenir aucune audience impériale au milieu des révolutions de palais qui se succédaient. L'avénement de *Leang-Ou-ti*, prince pénétré de la foi bouddhique, devait au contraire lui assurer un accueil des plus favorables auprès du nouveau maître de l'empire. J'arrive aux indications fournies par le *Leang-sse-kong-ki*, persuadé qu'on sera frappé de la vive lumière qu'elles apportent, et que chacun y verra, comme moi, la confirmation des hypothèses que nous venons d'établir.

Les quatre seigneurs ou princes féodaux de l'époque des *Leang*, dont ce livre rapporte les actes, se nommaient *Ho-tchin*, *Yu-kie*, *Cho-touan* et *Tchang-ki*. On ne nous dit pas quel lien les unissait, mais on nous apprend qu'au commencement des années *tien-kien*, soit vers l'an 502, un envoyé du royaume de *Fou-sang* s'étant présenté et ayant offert à l'empereur divers objets de son pays, l'empereur chargea *Yu-kie* de l'interroger sur les mœurs et les productions du *Fou-sang*, sur l'histoire de ce royaume, sur ses villes, ses fleuves, ses montagnes, etc., ainsi que cela se pratiquait d'ailleurs chaque fois qu'un ambassadeur étranger visitait la cour. L'envoyé du *Fou-sang* pleurait, en répondant avec un empressement respectueux, dit le texte, comme un vieillard qui serait ému de se retrouver dans son pays après une longue absence. Les présents qu'il offrait consistaient notamment en trois cents livres de soie jaune, produite par des vers à soie de l'arbre *fou-sang*, laquelle soie avait une force extraordinaire. Le brûle-parfum de l'empereur était en or massif et du poids de cinquante à soixante livres (50 *kin*); on put le soulever et le tenir suspendu avec six fils de cette soie sans qu'ils se rompissent. Il y avait aussi, parmi les présents offerts à l'empereur, une sorte de pierre précieuse à demi transparente, taillée en forme de miroir. En observant le soleil par réflexion, au moyen de cette

Digitized by Google

pierre, les palais que le soleil renferme apparaissaient très-distinctement.

Je sortirais du cadre de cette note si je m'arrêtais au détail des objets offerts. Je dirai seulement que *Hoeï-chin*, pénétrant au cœur de l'empire dès son arrivée sur le sol chinois et pleurant d'attendrissement devant le représentant de l'empereur, me paraît bien plutôt un survivant de la mission de 458 qu'un indigène des pays d'outre-mer. En tout cas, il me semble hors de doute que le bonze *Hoeï-chin* et l'envoyé du *Fou-sang* porteur de présents pour l'empereur *Leang-Ou-ti* ne sont qu'une seule et même personne. Aux présomptions qui naissent du rapprochement des dates et des événements, il faut ajouter ce fait concluant que le seigneur *Yu-kie*, parlant longuement du *Fou-sang* et de plusieurs autres régions de l'extrême Orient, ainsi que nous allons le voir, tantôt s'appuie sur les déclarations de l'envoyé qu'il avait été chargé d'interroger, et tantôt sur les dires de *Hoeï-chin*, sans établir aucune distinction entre ces deux sources d'informations. Cette circonstance nous explique, en outre, très-clairement le principe de toutes les extravagances qui se sont trouvées mêlées aux récits de *Hoeï-chin* et qui ont eu pour résultat de rendre suspects aux yeux de quelques savants les rapports plus vraisemblables de ce religieux. La relation citée par Ma-touan-lin fut très-probablement le procès-verbal officiel des renseignements fournis par *Hoeï-chin*, en sa qualité d'envoyé du royaume de *Fou-sang*, sur l'interrogatoire de *Yu-kie*, délégué près de lui par l'empereur. La rédaction de cette pièce ressemble à celle d'un grand nombre de documents analogues, contenus dans les notices du *Ouen-hien-tong-kao*. On n'y rencontre rien qui touche au domaine de la fable, et la précision des détails a même un grand caractère de sincérité. Mais le seigneur *Yu-kie* voulut divertir la cour, à l'occasion de ses conférences avec un personnage qui avait excité la curiosité.

Digitized by Google

Reprenons la lecture du *Leang-sse-kong-ki;* la vérité se fera jour d'elle-même :

« Un jour que l'on s'entretenait à la cour des pays étrangers, dit cet ouvrage, le seigneur *Yu-kie* prit la parole en ces termes: « A l'extrême Orient est le *Fou-sang*. On y trouve des « vers à soie qui ont sept pieds de long et jusqu'à sept pouces « de circonférence. Leur couleur est celle de l'or. Il faut un an « pour les élever. Au huitième jour de la cinquième lune, ils « filent de la soie jaune qu'ils étendent sur les branches de « l'arbre *fou-sang*. Ils ne font pas de cocon. Cette soie native « est très-fragile, mais on la cuit avec de la lessive de la cendre « du bois de *fou-sang*, et elle acquiert ainsi une telle solidité, « que quatre fils tordus ensemble suffisent pour enlever un « poids de trente livres (chinoises). Les œufs de ces vers à soie « sont aussi gros que des œufs d'hirondelle. On en apporta « quelques-uns en Corée; mais le voyage leur fut nuisible et « il n'en sortit que des vers à soie ordinaires. Le palais du roi « est entouré de murs de cristal. Il y fait clair avant le jour. « Ces murs deviennent tout à coup invisibles, quand une éclipse « de lune se produit. » Le seigneur *Yu-kie* dit encore : « Au « nord-ouest, à 10,000 *li* environ, il existe un royaume de « femmes qui prennent des serpents pour maris. Ce sont des « serpents inoffensifs. Ils logent dans des trous, tandis que les « femmes, leurs épouses, habitent des maisons et des palais. « Dans ce royaume, on ne voit pas de livres et l'on ne connaît « aucune écriture. On croit fermement à la vertu de certains « maléfices. Le culte des esprits impose des lois que personne « n'ose violer. Au midi de ce pays, est une île de feu avec une « montagne incandescente. Les habitants de cette île mangent « des serpents velus, pour se préserver de la chaleur, et sur la « montagne vivent des rats dont les poils servent à fabriquer « une étoffe incombustible, qui se nettoie dans les flammes au « lieu de se laver. Au nord de ce royaume de femmes est

Digitized by Google

« une vallée noire, et au nord de cette vallée noire sont des « montagnes couvertes de neige qui s'élèvent jusqu'au ciel. Le « soleil ne s'y montre jamais, et c'est là que demeure le dragon « lumineux. A l'ouest est une source qui enivre et qui a le « goût du vin. On trouve encore, dans ces régions, une mer « de vernis dont les flots teignent en noir les plumes et les « fourrures, et une autre mer ayant la couleur du lait. Les ter- « ritoires entourés par ces merveilles naturelles ont une grande « étendue et sont très-fertiles. On y voit des chiens, des che- « vaux de haute stature et enfin des oiseaux qui produisent des « êtres humains. Les mâles nés de ces oiseaux ne vivent pas. « Les filles sont élevées avec soin par leurs pères, qui les « portent sur leurs ailes. Dès qu'elles commencent à marcher, « elles deviennent maîtresses d'elles-mêmes. Elles sont toutes « d'une beauté remarquable et très-hospitalières, mais elles « meurent avant trente ans. Les lapins de ces régions sont « gros comme des chevaux; leurs poils ont un pied de long. « Les martres zibelines sont grosses comme des loups; leur « fourrure est noire et d'une épaisseur extraordinaire. »

« La cour s'amusait beaucoup de ces récits. Chacun riait et battait des mains, en proclamant qu'on n'avait jamais fait de meilleurs contes.

« Un ministre de l'empereur interrompit *Yu-kie* par cette objection railleuse : « Si l'on en croyait les relations officielles, « recueillies sur ce royaume de femmes, il serait tout simple- « ment habité par des barbares qui auraient une femme pour « souverain, et il n'a jamais été question de serpents remplissant « l'office de maris. Comment donc arrangez-vous cela? »

« *Yu-kie* répondit, en plaisantant, que ce n'était rien encore, et il continua d'amuser la cour par des discours de plus en plus extraordinaires, où neuf parties d'invention se mêlaient à une partie de vérité. »

Ce curieux fragment montre que les Chinois du VI^e^ siècle

Digitized by Google

n'étaient pas aussi crédules qu'on pourrait le croire, et que les récits plus ou moins merveilleux de *Hoeï-chin* sur un royaume de femmes ont pu être altérés par le seigneur *Yu-kie*, sans que la relation officielle concernant le *Fou-sang* doive être suspectée. Il est d'ailleurs une différence très-notable à établir entre ce qui est relaté par le moine bouddhiste d'un pays qu'il avait habité, avec ce qu'il rapporte, par ouï-dire, d'une région qu'il n'avait pas visitée. Nous savons faire ce genre de distinction dans les écrits de Du Plan-Carpin, de Rubruquiz et de Marco Polo lui-même. Quant à la mention, vraie ou fausse, d'une nation d'amazones qui aurait existé en Amérique, elle est faite par plusieurs écrivains et voyageurs espagnols et portugais du xvi^e^ siècle, qui ne l'avaient certainement pas empruntée aux notices ethnographiques de Ma-touan-lin.

Il me reste à placer quelques observations sur les critiques de Klaproth, observations que j'ai cru devoir réserver pour la fin de cette communication, de manière à ce qu'il soit plus facile d'apprécier le fort ou le faible d'un sujet suffisamment exposé.

Klaproth ne contestant ni la sincérité des témoignages de *Hoeï-chin* ni la véracité des historiens chinois qui ont parlé du *Fou-sang*, et se bornant à commenter leurs dires à son point de vue, la meilleure méthode pour démontrer ce que vaut sa réfutation du mémoire de De Guignes est de faire voir comment il a procédé dans son interprétation des textes chinois. Le savant prussien commence par admettre avec De Guignes que le pays des *Ouen-chin* ou hommes tatoués devait être Yéso, ce qui l'oblige à accepter pour la mesure du *li*, au temps de l'historien *Li-yen*, une mesure proportionnée au nombre de *li* que cet écrivain accuse entre le *Leao-tong* et l'île d'Yéso. Puis, aussitôt, afin de régler à sa fantaisie le reste de l'itinéraire, il suppose des *li* plus de moitié moins grands, et si petits

Digitized by Google

qu'ils ne sauraient s'appliquer à aucune des mesures de distance indiquées par les géographes chinois d'aucune époque[1]. M. d'Eichthal a signalé très-clairement cette contradiction, mais ce qu'il ne dit pas, c'est que pour placer le *Ta-han* dans l'île de *Karafto* ou *Tarrakaï*, la même terre suivant lui que *Lieou-koueï*, Klaproth ignore ou feint d'ignorer, d'une part, que la terre de *Lieou-koueï* est indiquée par les auteurs chinois comme une presqu'île et non pas une île, et, d'autre part, que les pays de *Lieou-koueï* et de *Ta-han* sont décrits séparément dans Ma-touan-lin et dans l'encyclopédie *Long-oueï-pi-chou*, avec cette distinction très-significative que *Lieou-koueï* figure parmi les régions du nord, et le *Ta-han* de *Li-yen* parmi celles de l'orient.

La question de l'orientation préoccupe d'ailleurs fort peu le savant auteur des *Tableaux de l'Asie*, et comme la direction de l'est le gênerait encore, à partir de l'île *Karafto* ou *Tarrakaï*, pour arriver à ses conclusions, il change sans plus de façon cette direction que les textes chinois précisent et la porte arbitrairement vers le sud, de telle sorte qu'à force d'imagination il finit par supposer que les navigateurs chinois du VII^e^ siècle auraient cru visiter le *Fou-sang* en abordant sur les côtes sud-est du Japon, c'est-à-dire dans un pays qui, depuis plus de cinq cents ans, leur était connu et entretenait des relations constantes avec la Chine.

Si de tels raisonnements avaient été formulés par un orientaliste moins accrédité que Klaproth, il serait presque superflu de les réfuter. Ma-touan-lin, du reste, réduit à néant d'un seul mot cette confusion des côtes orientales du Japon avec les rivages occidentaux du *Fou-sang*. Dans l'introduction à la partie géographique du *Ouen-hien-tong-kao* (livre 324), il dit

[1] Voir le mémoire de d'Anville sur le *li*, mesure itinéraire des Chinois. (*Mém. de l'Acad. des inscriptions*, t. XXVIII.)

Digitized by Google

expressément : « Le Japon est situé à l'est de la Chine, et le *Fou-sang* est situé à l'est du Japon. »

Klaproth est, en réalité, le seul critique qui ait nié l'identification du *Fou-sang* avec l'Amérique, puisqu'on ne saurait compter isolément l'opinion de ceux qui déclarent s'en rapporter à lui les yeux fermés. Parmi ces derniers, toutefois, se sont trouvés plusieurs orientalistes estimables, dont le jugement n'a pas laissé d'impressionner le public savant étranger aux études chinoises, et d'inspirer de grands doutes sur les faits que De Guignes avait avancés.

Ces doutes seront-ils complétement dissipés par les nouveaux aperçus que je viens de communiquer à l'Académie ? Je ne saurais moi-même exprimer l'espoir que j'en ai; mais ce qu'il me paraît important de dire, à l'occasion de ces documents intéressants qu'une heureuse chance a fait tomber sous mes yeux, cent cinquante ans après qu'ils avaient échappé aux savantes investigations de De Guignes, c'est l'embarras du sinologue isolé en présence de l'abondance vraiment énorme des matériaux qui sont à sa disposition, quelle que soit la spécialité qu'il aborde. Il est forcé de consacrer sa vie entière à l'exploration d'un même sujet, sous peine de laisser échapper peut-être des renseignements précieux entre tous. Un jour viendra très-certainement où les sinologues seront aussi nombreux qu'ils sont dispersés aujourd'hui. De l'union de leurs recherches on verra sortir les découvertes les plus surprenantes, et l'on s'étonnera d'avoir laissé dormir aussi longtemps les immenses richesses enfouies et comme perdues dans les monuments écrits de l'antiquité chinoise.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413

SEP 16 1995

WIDENER
SEP 28 1995
CANCELLED

Digitized by Google